

Konrad Adenauer, Mémoires

Légende: Dans ses Mémoires, le chancelier allemand Konrad Adenauer se souvient de sa première rencontre, le 14 septembre 1958, avec le général de Gaulle dans sa maison de "La Boisserie" à Colombey-les-deux-Églises.

Source: ADENAUER, Konrad. Mémoires, 1956-1963. Volume III. Paris: Hachette, 1969. 399 p. p. 183-187; 191.

Copyright: (c) Konrad-Adenauer-Stiftung e. V

URL: http://www.cvce.eu/obj/konrad_adenauer_memoires-fr-76a51d51-2749-49f1-969c-d50844fbac77.html

Date de dernière mise à jour: 24/11/2015



[...]

L'existence de super-puissances comme les États-Unis et la Russie soviétique était désormais un fait. Aussi l'Europe devait-elle s'unir et, avant tout, l'amitié et la collaboration entre la France et l'Allemagne devaient-elles être renforcées. J'étais persuadé de la nécessité absolue de cette union. La création de l'Europe était très importante pour la politique mondiale. Les liens économiques devaient être établis les premiers. Ceci était normal puisque, immédiatement après la deuxième guerre mondiale, il n'y avait pas de bases politiques communes possibles. Aujourd'hui, il s'agissait de les trouver. Pour ce faire, une bonne entente entre la France et l'Allemagne était nécessaire.

[...]

Il s'accordait avec moi dans son jugement de la situation mondiale. Pour lui comme pour moi, l'entente franco-allemande était un impératif. Ce n'était que par cette amitié qu'il serait possible de sauver l'Europe occidentale. Il reconnaissait que, comme la majorité des Français, il avait craint, après l'effondrement de l'Allemagne, que celle-ci, une fois rétablie, ne prenne sa revanche sur la France. C'est pourquoi, alors qu'il dirigeait le gouvernement, il avait fait cause commune avec la Russie. Mais, avec le temps, il s'était convaincu que le peuple allemand ne nourrissait pas de tels sentiments, d'où le changement de sa politique : alliance étroite avec l'Allemagne pour se protéger contre la menace soviétique.

De Gaulle fit ressortir très clairement que l'état des rapports entre la France et l'Allemagne s'était complètement modifié : alors que la France, jusqu'à ces dernières années, avait toujours vécu dans la crainte de l'agression allemande, désormais cette crainte n'existait plus, de sorte que France et Allemagne pouvaient se consacrer ensemble, dans l'amitié, à de grandes tâches communes, tant en Europe que dans le reste du monde.

[...]

De Gaulle continua alors en ces termes :

« Pour la France il n'y a en Europe qu'un partenaire possible, je dirais même souhaitable, et c'est l'Allemagne, l'Allemagne d'aujourd'hui. C'est un miracle historique, ce n'en est pas moins un fait. On a dit de moi en Allemagne, alors que j'étais dans la vie politique, que je poursuivais à l'égard de l'Allemagne une politique de grandeur, de puissance et de vengeance. Je peux vous fournir la preuve du contraire. Je ne savais pas, à la fin de la guerre, quel chemin prendrait cette Allemagne. En 1944 et 1945, il me fallait protéger mon peuple contre les réactions possibles de la colère allemande. Je voulais que l'Allemagne n'obtienne jamais plus les moyens d'envahir la France, mais je ne voulais pas y arriver par l'hostilité, et vous vous souviendrez à ce propos, que j'ai déjà déclaré pendant la guerre que l'Europe devait se faire et que ce n'était pas possible sans l'Allemagne. Et maintenant, il n'y a pas pour nos deux pays d'autre chemin que celui que nous devons prendre ensemble. Ce chemin est difficile.

[...]

Nous devons attirer à nous d'autres pays. Je souhaite établir des contacts permanents avec l'Allemagne. J'y serai prêt pour l'avenir de l'Europe, c'est-à-dire pour le vôtre comme pour le nôtre. Il s'agit maintenant de faire toute l'Europe ou il n'y aura pas d'Europe. »

« Je pense comme vous qu'il est nécessaire d'unir l'Europe, d'unifier la politique de la République française et celle de la République fédérale allemande. J'ai dit que la question du Proche-Orient, ou tel autre problème du même ordre, exige un contact permanent, un contact organique, pour mettre au point une politique commune. Je souhaite que nous puissions mener cette politique, eu égard à nos engagements hors d'Europe, sans être séparés. Je souhaite que cette politique soit la nôtre et s'exprime indépendamment des Américains dans les questions de politique européenne et de politique mondiale.

[...]

J'étais très satisfait de notre rencontre. J'étais heureux d'avoir trouvé tout autre homme que ce que j'avais craint. J'étais sûr que notre collaboration serait bonne et confiante. Le plus important de notre entretien, c'était la révélation de l'harmonie de nos vues sur les réalités du moment : nous étions d'accord sur toutes les grandes questions, et cet accord ne serait pas remis en cause, même s'il surgissait des problèmes délicats. Tout cela constituait une excellente base de départ pour les rapports franco-allemands.

De plus c'était la confirmation d'une politique que j'avais suivie avec un grand esprit de suite depuis neuf ans. J'étais certain que cet échange d'idées fortifierait la collaboration avec la France et accélérerait l'unification de l'Europe.»

[...]